

Georges Eekhoud

La Nouvelle Carthage

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement qui sont, par ailleurs, membres du comité éditorial Espace Nord : Françoise Chatelain, Rossano Rosi, Valériane Wiot. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Le dossier est richement illustré de documents iconographiques soigneusement choisis en collaboration avec Laurence Boudart, directrice adjointe des Archives & Musée de la Littérature.

Ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.

Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2018 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : Eugène Laermans, *Les Émigrants* (détail) © Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles

Mise en page : Charlotte Heymans

Georges Eekhoud

La Nouvelle Carthage

(roman, n° 191, 2015)

DOSSIER
PÉDAGOGIQUE

réalisé par François Degrande



■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

Table des matières

1. L'auteur	5
1.1. Premières années.....	5
1.2. Une figure importante du jeune milieu littéraire belge	5
1.3. La reconnaissance par ses pairs	6
1.4. Un écrivain polémique	6
1.5. Mort de l'auteur	7
2. Le contexte de rédaction	7
2.1. Écrire son récit de vie.....	7
2.2. Résonance de l'actualité.....	8
3. Le contexte de publication.....	8
4. Le résumé du livre	10
5. L'analyse	11
5.1. Les grandes caractéristiques du roman naturaliste	11
5.2. Les thèmes naturalistes	11
5.3. Un projet au-delà du programme des écrivains naturalistes.....	13
5.4. La langue d'Eekhoud	13
○ Entre surcharge lexicale et dépouillement du peuple.....	16
○ Des emprunts aux langues du port d'Anvers	16
6. Les séquences de cours.....	17
6.1. Séquençage et expérience de lecture	17
6.2. Réécriture.....	17
○ Avec la posture de l'écrivain naturaliste	17
○ Avec la posture du critique d'art.....	19
6.3. Débat et argumentation	21
6.4. Comparaison.....	21
7. La documentation	23

1. L'auteur

1.1. Premières années



Photo de Georges Eekhoud © Doc. AML

Georges Eekhoud est né à Anvers le 27 mai 1854 dans une famille d'employés et de petits commerçants. Enfant unique, il perd sa mère à l'âge de six ans. Cinq années plus tard, son père décède à son tour, circonstance suite à laquelle, c'est l'oncle maternel du jeune Eekhoud qui en devient le tuteur. S'ensuit une période de formation, d'abord au Collège de Malines, ensuite, au pensionnat en Suisse, à l'Institut Breidenstein et, enfin, à l'École militaire de Bruxelles¹.

1.2. Une figure importante du jeune milieu littéraire belge

C'est en 1877 que Georges Eekhoud entre en littérature, par le chemin de la poésie. Il publie à compte d'auteur cette année-là *Myrtes et Cyprès* et *Zigzags poétiques* (1878), des recueils qui n'auront pas le succès escompté et dans lesquels l'influence de ses modèles du Parnasse se montre trop présente². Quelques années plus tard, en 1881, accompagné par d'autres figures importantes des milieux littéraires belges, tels que **Georges Rodenbach**, il fonde la revue *La*

¹ C'est alors qu'il croisera la route de Charles de Coster, auteur de *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres de d'ailleurs* (1867), texte considéré comme la première grande œuvre littéraire en langue française produite par la Belgique, depuis son indépendance. Cf. Mirande LUCIEN, *Eekhoud le rauque*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1999, p. 41.

² Antoine COMPAGNON, « EEKHOUD GEORGES (1854-1927) », in *Encyclopædia Universalis* (en ligne) (disponible sur : www.universalis.fr/encyclopedie/georges-eekhoud, page consultée le 29 juin 2018).

Jeune Belgique.

Il s'agit alors d'affirmer la légitimité des lettres belges en cherchant à s'émanciper du joug français et à donner une place aux plumes d'un royaume encore jeune. Le premier roman d'Eekhoud, *Kees Doorik*, paraît en 1883. Au même titre que dans ses nouvelles, reprises dans *Kermesses* (1885), on y découvre un auteur qui cherche à mettre en avant la Campine dont il est issu, optant pour des traits régionalistes.

La prégnance des **préoccupations d'ordre social** dans *La Nouvelle Carthage* (1888), contribuera à faire d'Eekhoud, au même titre que **Camille Lemonnier**, l'auteur d'*Un mâle* (1881), une des deux grandes figures du naturalisme dans les lettres belges. En 1895, Eekhoud se séparera de *La Jeune Belgique* et fondera *Le Coq rouge*, d'après le titre d'une de ses nouvelles. Ce mouvement littéraire verra bientôt l'implication de Verhaeren, Demolder, Des Ombiaux et Krains. Il est également à noter qu'Eekhoud collaborera durant deux décennies au *Mercure de France*.

1.3. La reconnaissance par ses pairs

C'est avec *La Nouvelle Carthage* (1888) que Georges Eekhoud obtiendra la véritable reconnaissance de ses pairs. Il se voit récompensé pour cette œuvre par le **Prix quinquennal de littérature française en 1893**. Entre autres distinctions, soulignons qu'en 1921, l'année où fut fondée l'Académie royale de langue et de littérature françaises, Eekhoud figurait dans la liste des écrivains nommés par Albert I^{er}.

1.4. Un écrivain polémique

Comme nous aurons l'occasion de le constater, le héros **Laurent Paridael** possède certains traits qui l'apparentent à Georges Eekhoud : **une fascination pour le peuple et une haine viscérale de la bourgeoisie**, que l'on devine dans le néologisme « **belgeoisie** », forgé par les membres du *Coq rouge*³. Les accointances de Paridael avec les récentes thèses de l'**anarchisme** ne sont pas anodines :

« Son culte pour les chers morts se confondit bientôt, en haine de la société oligarque, non seulement avec l'affection qu'il portait aux simples ouvriers, mais avec une sympathie extrême pour les plus rafalés, les plus honnis, voire les plus socialement déchus des misérables. Il allait enfin donner carrière à ce besoin d'anarchie qui fermentait en lui depuis sa plus tendre enfance, qui le travaillait jusqu'aux moelles, qui tordait ses moindres fibres amatives » (p. 287).

Eekhoud se retrouve sur le devant de la scène judiciaire, suite à la publication de son roman *Escal Vigor* (Paris, Mercure de France, 1899). L'auteur se découvre en filigrane d'un **roman qui justifie l'homosexualité**. La comparution d'Eekhoud devant les Assises de Bruges en octobre 1900 déboucheront sur un acquittement, suite à la brillante défense d'**Edmond Picard**⁴ et transformeront *Escal Vigor* en un « succès de scandale⁵ ».

³ Mirande LUCIEN, *Eekhoud le rauque, op. cit.*, p. 75.

⁴ *Ibid.*, p. 145. Edmond Picard est un écrivain et juriconsulte belge (1836-1924).

⁵ *Ibid.*, p. 146.



Selon les notes au verso de la photo, il s'agirait d'un événement de « réhabilitation après procès », avec une citation d'Eekhoud sur la banderole © Doc. AML

Enfin, au **lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1918**, Eekhoud devra s'expliquer concernant un **manque de distance par rapport au mouvement nationaliste flamand**, ses prises de position ayant été perçues comme trop peu engagées, voire trop pacifistes.

1.5. Mort de l'auteur

En 1920, Cornélie Van Camp, l'épouse d'**Eekhoud** décède. Lorsqu'il **meurt à Schaerbeek, le 29 mai 1927**, Eekhoud laisse derrière lui une **œuvre très abondante**. Comme nous allons le voir, lire Eekhoud au XXI^e siècle donne un sens nouveau à son œuvre et fait ressortir l'**actualité** de celle-ci.

2. Le contexte de rédaction

2.1. Écrire son récit de vie

La rédaction du livre s'effectue dans une Belgique qui a déjà fêté ses cinquante ans. Eekhoud en a trente-quatre lorsque *La Nouvelle Carthage* paraît. Il a injecté dans son roman de très nombreux épisodes tirés de sa jeunesse. L'incipit (« Le jardin ») est à ce titre très parlant :

« M. Guillaume Dobouziez régla les funérailles de Jacques Paridael de façon à mériter l'approbation de son monde et l'admiration des petits gens. [...] M. Guillaume Dobouziez marchait derrière le petit Laurent, son pupille, unique enfant du défunt, plongé dans une douleur aiguë et hystérique » (p. 7).

La mise en récit du deuil vécu par Eekhoud s'effectue par le biais des aventures d'un **double littéraire, Laurent Paridael**, « Lorki », comme l'appelait feu son père dans *La Nouvelle Carthage*. Il va de soi que ce roman a pu alléger les tourments d'un homme n'ayant pas été épargné par la tristesse de la vie, mais il ne faudrait pas ramener l'œuvre au seul miroir identitaire de l'écrivain. Si l'œuvre fait mouche, c'est parce qu'elle est également **contemporaine de profondes mutations sociétales** dont s'inquiète Eekhoud.

2.2. Résonance de l'actualité

Les péripéties de Paridael se jouent dans le cadre tragique des **conséquences du « progrès » dans les milieux défavorisés**. L'époque voit l'homme supplanté par la machine, l'ancien substitué par le neuf, coûte que coûte, en vertu de logiques capitalistes. Impossible de lire certaines scènes, dont celles issues du **chapitre « La fabrique »**, sans penser que l'essor industriel de grandes villes, comme Anvers, s'est fait au détriment des pauvres :

« Laurent assimila aux pires engins de torture et aux plus maléfiques élixirs des inquisiteurs les merveilles tant vantées de la physique et de la chimie industrielles ; il ne vit plus que les revers de cette prospérité manufacturière dont Gina [cousine de Laurent], de son côté, n'apercevait que la face radieuse et brillante. Il devina les mensonges de ce mot Progrès constamment publié par les bourgeois ; les impostures de cette société soi-disant fraternelle et égalitaire, fondée sur un tiers état plus rapace et plus dénaturé que les maîtres féodaux » (p. 33).

À la source de l'œuvre, on trouve une violence expérimentée par l'homme de lettres, face à l'adversité incarnée par les gros industriels. Le livre s'écrit au moment où la Révolution industrielle n'a pas encore tout dit des dégâts qu'elle va engendrer.

3. Le contexte de publication

La publication de *La Nouvelle Carthage* est singulière car l'œuvre qui paraît en **1888** chez **Kistemaeckers** – éditeur bruxellois qui publie les naturalistes – est bien plus mince que l'édition définitive de **1893**. Entre la parution du livre en 1888 et sa réédition en 1893, **cinq nouveaux chapitres ont été écrits**. En réalité, l'œuvre est augmentée de deux chapitres dès 1889 : Eekhoud incorpore « Les émigrants » et « Contumace ». En 1891, chez la Veuve Monnom, trois chapitres seront ajoutés : « La Bourse », « Le carnaval » et « La cartoucherie ». C'est complétée de ces cinq chapitres que l'œuvre sera republiée, dans l'édition définitive de 1893, chez Paul Lacomblez⁶ :

« Les chapitres intercalés sont bien souvent inspirés par l'actualité immédiate. Ainsi, c'est l'explosion, le 6 septembre 1889, de la cartoucherie de Corvilain qui inspire la nouvelle fin du roman. Entre 1880 et 1892, Anvers devient un des hauts lieux de l'émigration vers le Nouveau Monde. Cette fois, sous la pression de la crise agricole, ce sont les travailleurs locaux qui s'embarquent par familles entières vers des terres qu'ils croient plus clémentes. En 1889, les socialistes s'en indignent et organisent une campagne de presse. Le chapitre intitulé « Les émigrants » s'inscrit dans ce contexte [...]»⁷.

Ces ajouts trahissent l'essence du **projet naturaliste** qui se nourrit, en amont de la création, d'un important **labour de documentaliste** : **Eekhoud peint les reflets de l'actualité dans le roman**. Comme on peut l'apprécier, la publication de l'œuvre en 1888 ne la fige pas. De nouveaux éléments dans l'actualité inspireront des nouvelles pages qu'Eekhoud va publier sous forme de **feuilleton** dans *Le Peuple* (1890), ou sous la forme de **chronique**, dans *La Réforme*, comme c'est le cas pour « Contumace »⁸.

⁶ Mirande LUCIEN, *Eekhoud le rauque*, op. cit., p. 71.

⁷ Coupure de presse du quotidien *Le Progrès* (1841-1914) du 8 septembre 1889, p. 1 (disponible sur : www.historischekranten.be/issue/PRG/1889-09-08/edition/null/page/1, page consultée le 29 juin 2018) (cf. *ibid.*, p. 72).

⁸ *Id.*

MLA
16471

GEORGES EEKHOUD

LA

Nouvelle
Carthage



A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, éditeur
73, rue Dupont, 73

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1888

4. Le résumé du livre

La Nouvelle Carthage est composée de trois parties, pouvant être lues comme les tableaux d'un triptyque évoquant Anvers dans le dernier quart du XIX^e siècle : « Régina » (dix chapitres), « Freddy Béjard » (neuf chapitres) et « Laurent Paridael » (sept chapitres).

Un narrateur omniscient raconte l'histoire de Laurent Paridael, enfant unique qui, suite à la mort de son père, est pris en charge par son oncle maternel Guillaume Debouziez. Ce riche industriel anversois qui fait fortune dans le traitement des graisses naturelles s'acquitte de son devoir en partageant avec son épouse, Lydie, un certain mépris pour le jeune Laurent. L'extrait suivant rend bien compte de l'état d'esprit de l'orphelin dans la maison luxueuse de ses amphitryons :

« Ces vacances-là passèrent comme les autres, avec cette seule différence que dans la grande maison meublée à neuf, Laurent fut encore plus négligé et plus abandonné à lui-même que d'habitude. Il en arrivait à envier le sort des vieux meubles mis au rancart et voués au repos dans l'ombre et la poussière des greniers. Du moins s'ils avaient cessé de plaire ne leur imposait-on pas d'humiliants contacts avec leurs successeurs, tandis que lui, qui n'avait jamais plu, continuait pourtant de figurer comme une disparate, un repoussoir chagrin dans cet assortiment de bibelots cossus et de plantes frileuses » (p. 49).

Si « Lorki » survit chez son tuteur, c'est grâce aux sentiments que lui inspire sa cousine, la jolie Régina, dite « Gina ». Hélas, cela n'est pas réciproque : il est perçu comme étant le paysan de service dans un monde où l'on fréquente les salons.

En immersion dans l'usine de l'oncle, Laurent Paridael va découvrir l'envers du décor de la prospérité familiale. Des machines assassines et des odeurs insoutenables sont le lot quotidien des ouvriers :

« Au nombre des ateliers où se trituraient les graisses, le plus mal famé était celui des acréolines, substance incolore et volatile dont les vapeurs corrosives s'attaquaient aux yeux des préparateurs. Les patients avaient beau se relayer toutes les douze heures et prendre de temps en temps un congé pour neutraliser les effets du poison, à la longue l'odieuse essence déjouait leurs précautions et leur crevait les prunelles » (p. 30).

Ces conditions de travail abjectes ne sont rien à côté des violences physiques et morales que subissent les ouvriers : le tandem formé par Dobouziez et son associé, Béjard, s'avère d'une cruauté révoltante.

C'est ce même Béjard – malgré l'attrance de Gina pour Door Bergmans, orateur de génie et socialiste engagé – qui finit par épouser la jeune femme. Une union sans conviction ni sentiment dans le chef de la cousine de Laurent. Entretemps, le vent tourne et les opérations en bourse ne tardent pas à ruiner Béjard, qui entraîne son beau-père dans une course contre la banqueroute. Sur le plan conjugal, cela n'est guère plus brillant pour Béjard, qui n'a pas son pareil pour rendre sa femme malheureuse.

Pendant ce temps, Laurent – dont les sentiments ne se sont pas dissous – découvre Anvers, son port, sa vie nocturne, ses quartiers chauds. Il y fait disparaître son héritage, se montrant tour à tour gaspilleur et philanthrope. Proche des pauvres, il affine sa haine de la bourgeoisie et développe une belle amitié avec Vincent Tilbak et sa petite famille. Un jour, ceux-ci embarquent avec des centaines d'autres émigrants pour le Nouveau Monde, à bord d'un bateau affrété par Béjard et nommé « Gina »...

5. L'analyse

5.1. Les grandes caractéristiques du roman naturaliste⁹

Le terme de « naturalisme », forgé au XIX^e, désigne « **l'imitation de la nature dans les arts** », il est adopté par **Émile Zola au XIX^e et les frères Goncourt**, ainsi que par les écrivains du **Groupe de Médan (1880)** pour tenter de définir la direction particulière qu'ils désirent donner au roman réaliste. N'oublions pas que le **naturalisme**, que l'on situe habituellement entre **1865 et 1891**, se situe dans le **prolongement du réalisme**, lequel visait le plus souvent à décrire la réalité sociale contemporaine dans les milieux pauvres.

Dans cette perspective, comme dans le roman réaliste, les lieux et les **personnages** des romans naturalistes sont le reflet d'un milieu et d'une époque. Le personnage principal est un **héros** souvent **solitaire**, bien que confiant en la solidarité humaine. Il se bat pour l'**amélioration des conditions de vie**, personnelles et collectives. Quant aux personnages secondaires, ils représentent des classes ou des milieux sociaux antagonistes¹⁰. **L'hérédité et le déterminisme** occupent une place de choix dans le portrait des personnages.

Le naturalisme invite à aborder des thèmes nouveaux et à **investir le social**. Le trait distinctif du naturalisme est **la représentation d'un peuple au travail**. Le naturalisme se déploie en même temps que les revendications politiques du peuple, aussi le naturalisme a-t-il été partiellement associé à une **lutte politique**. Cependant, il n'a jamais voulu se dissocier de son **essence littéraire**.

Le naturalisme appelle deux **genres** plus particulièrement : **le roman et la nouvelle**. Ce courant accorde au **style** une importance cruciale.

Certains écrivains naturalistes vont nourrir des ambitions scientifiques (« la méthode expérimentale » de Claude Bernard). Ce qui est certain, c'est que le **discours** du roman naturaliste repose sur des fondements scientifiques : un **narrateur omniscient** évoque avec **objectivité** des faits, sur fond de **documentation** colossale. Dans certains cas, une orientation différente émerge parfois : l'« **écriture artiste** » d'ordre **métaphorique**, c'est précisément le cas de *La Nouvelle Carthage*, roman sur la ville d'Anvers.

5.2. Les thèmes naturalistes

Bien des thèmes inscrivent *La Nouvelle Carthage* dans l'esprit du roman naturaliste. À la lecture, on devine importante la **recherche documentaire** menée en amont de l'écriture, ceci afin de refléter au mieux le réel. **La solitude de Paridael et ses combats pour que les pauvres aient une vie meilleure** relèvent aussi de l'esprit naturaliste. Les **luttés politiques** entre Door Bergmans – le leader charismatique socialiste qui dirige le parti démocratique et national – et l'ignoble libéral Béjard correspondent également à des thématiques d'inspiration naturaliste.

⁹ Nous nous basons ici sur les ouvrages suivants : Michel BRIX, *Histoire de la littérature française. Voyage guidé dans les lettres du XI^e au XX^e siècle*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2014 ; Georges LEGROS, Michèle MONBALLIN et Isabelle STREEL, *Les grands courants de la littérature française*, Namur, Éditions Averbode Erasme, 2003 ; Paul ARON, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2006.

¹⁰ Suzanne-G. CHARTRAND, Judith ÉMERY-BRUNEAU et Kathleen SÉNÉCHAL, avec la coll. de Pascal RIVERIN, *Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français*, Québec, Didactica, C.É.F., 2015 (disponible sur : www.enseignementdufrancais.fse.ulaval.ca/fichiers/site_ens_francais/modules/document_section_fichier/fichier_a0567d2e5539__Caracteristiques_50_genres.pdf, page consultée le 29 juin 2018).

Le monde des usines dans le chapitre « La fabrique » est évoqué avec une précision extrême. Les manufactures tuent l'homme, parfois métaphoriquement, d'autre fois littéralement :

« Maîtresses d'un bout de vêtement, les courroies de transmission, adhésives ventouses, les chaînes sans fin, tentacules préhensiles, tirent sur l'étoffe et, avant qu'elle se déchire, l'aspirent, la ramènent à eux ; et le pauvre diable à sa suite. Vainement il se débat. Le vertige l'entraîne. Un hurlement de détresse s'est étranglé dans sa gorge. Les tortionnaires épuisent sur ce patient la série des supplices obsolètes. Il est étendu sur les roues, épiauté, scalpé, charcuté, dépecé, projeté membre à membre, à des mètres de là comme la pierre d'une fronde, ou exprimé comme un citron, entre les engrenages qui aspergent de sang, de cervelle et de moelles les équipes ameutées, mais impuissantes. Rarissime l'holocauste racheté au minotaure ivre de repréailles ! S'il en réchappe, c'est avec un membre de moins, un bras réduit en bouillie, une jambe fracturée en vingt endroits. Mort pour le travail, vivant dérisoire ! » (p. 32)

Face aux forces hostiles du travail, les loisirs de bien des ouvriers se jouent dans les bas-fonds d'Anvers. Le slogan « Bien travailler, bien s'amuser », qui rythmait le cours des semaines des corporations de mineurs au XIX^e s'applique aussi à la vie du port d'Anvers. **Nombre d'ouvriers s'enlisent dans l'exutoire de l'alcool et les relents de *L'Assommoir* de Zola sont ici bien palpables :**

« Ne se procurant plus de quoi manger, les pauvres diables trouvaient du moins assez pour boire. Outre que l'alcool coûte moins que le pain, il trompe les fringales, endort les tiraillements de l'estomac. Le malheureux met plus de temps à caver l'âpre et rogue genièvre qu'à digérer une dérisoire bouchée de pain. Et les fumées de la liqueur, lourdes et denses comme les spleenétiques brouillards du pays, se dissipent plus lentement que le sang nouveau ne se refroidit dans les veines. Elles procurent l'ivresse farouche et brutale au cours de laquelle les organes stupéfiés ne réclament aucun aliment et les instincts dorment comme des reptiles en estivation » (pp. 351-352).

Eekhoud dépeint ainsi dans *La Nouvelle Carthage* le « **monde vu d'en bas** » – depuis la perspective de la grenouille –, un exercice de style appréciable dans le fourmillement des quartiers chauds de la ville :

« À l'entrée du Riet-Dijk, la circulation devient difficile. Les escouades de trôleurs et de ribauds se multiplient. Outrageusement fardées, vêtues de la liliale tunique des vierges, les filles complaisantes se balancent au bras de leurs seigneurs de hasard » (p. 277).

Les **problèmes sociaux**, qui poussent les habitants de Willeghem à s'exiler à bord du « Gina », constituent également une préoccupation essentielle pour Eekhoud. La misère règne en maître sur le bateau qui doit les emmener en Amérique latine :

« La *Gina* contenait plus de six cents lits de camp en bois blanc, ou plutôt des châssis mal varloqués, tendus d'une sangle, couplés et superposés par groupes de douze dans les entreponts. La literie de ces branles consistait en un sac bourré de paille fétide, dont un pourceau n'eût pas même voulu pour litière, vrai réceptacle de la vermine » (p. 264).

Au sujet du **déterminisme**, le cas des Béjard père et fils est éloquent. L'histoire montrera que le portrait que le narrateur effectue du père au chapitre « Hémixem » contient un puissant effet d'annonce des comportements du fils dans la suite du roman. Dans cet extrait, il est question de la fortune qu'a amassée l'armateur Béjard, sur des bases sordides, toutes héritées des méthodes du père :

« Cédant on ne sait à quelle perversion de la fantaisie, assez rare chez les gens du peuple, les ouvriers du chantier s'amusaient à martyriser leurs jeunes apprentis, en les menaçant de tortures plus atroces encore et même du trépas, s'ils s'avisait de divulguer ces abominables pratiques. Les souffre-douleur, terrorisés comme les fags des anciens collègues anglais, ne parvenaient à échapper à ces cruautés qu'en abandonnant à leurs bourreaux le gros de leur salaire. À la fin pourtant l'affaire transpira. [...] La justice écarta toute présomption de complicité directe de M. Béjard père avec ses subalternes, mais la négligence et l'incurie du directeur ressortirent d'une façon accablante. La compagnie l'ayant cassé aux gages, la conscience publique se déclara pas encore satisfaite et,

confondant le père Bégard avec les brimeurs condamnés aux travaux forcés, elle lui fit quitter la ville. [...] Le fils du directeur disgracié, alors un collégien d'une quinzaine d'années, avait présidé plus d'une fois à ces spectacles et, au dire des acteurs, en y prenant un certain plaisir. Peu s'en fallut que dans son effervescence l'auditoire ne réclamât l'emprisonnement du sournois potache qui s'était bien gardé de dénoncer à son père ceux qui lui procuraient de si palpantes récréations » (pp. 71-72).

5.3. Un projet au-delà du programme des écrivains naturalistes

Par ailleurs, il convient de dire que le fait de donner une place de choix à une **ville** dans un roman « **déborde le programme et le système des valeurs liées au mouvement naturaliste**¹¹ », comme l'affirme Paul Gorceix. Il s'agit ici certainement d'une marque de fabrique du naturalisme belge. Il est exact que Georges Eekhoud brille dans la description de la ville, tandis que dès les premières lignes de l'autre roman emblématique du naturalisme belge – *Un mâle* de Camille Lemonnier – le primat est donné à la description de la nature :

« Une fraîcheur monta de la terre et tout à coup le silence de la nuit fut rompu. Un accord lent, sourd, sortit de l'horizon, courut sur le bois, traîna de proche en proche, puis mourut dans un froissement de jeunes feuilles : l'énorme silence recommença. Il y eut alors dans l'air comme une volonté de s'anéantir dans les profondeurs du sommeil. Les hêtres reprirent leur immobilité engourdie. Un calme noya les feuillages, les herbes, la vie qui s'attardait dans l'ombre pâle¹². »

5.4. La langue d'Eekhoud

Il n'est pas vain de rappeler qu'**Eekhoud, Maeterlinck (1862-1949) et Verhaeren (1855-1916) forment la première génération d'écrivains belges**. À l'époque, qu'un écrivain flamand écrive un roman en français est logique, car la langue de culture de la Flandre est le français¹³.

¹¹ Plus précisément, on peut lire dans la postface de Paul Gorceix (in Georges EEKHOUD, *La Nouvelle Carthage*, Bruxelles, Espace Nord, n° 191, 2015, p. 420) : « La Nouvelle Carthage – la métaphore de la cité moderne – est incontestablement un des vecteurs du naturalisme belge. En fait cette œuvre nous interpelle, au-delà du modèle naturaliste, dans lequel l'histoire de la littérature l'a traditionnellement inscrite. Véritable kaléidoscope de la vie sociale dans une métropole européenne à la fin du XIX^e siècle, l'idée de la cité qui sous-tend le roman, déborde le programme et le système des valeurs liées au mouvement naturaliste. À telle enseigne que, sans forcer le texte, on peut y déceler les symptômes de ce qu'on appelle la modernité. Ne sait-on pas depuis Baudelaire que réfléchir sur la ville, c'est penser la modernité ? »

¹² Camille LEMONNIER, *Un mâle*, Bruxelles, Espace Nord, n° 130, 2012, p. 11.

¹³ Si l'État belge indépendant s'est doté d'une Constitution qui garantit la liberté linguistique, il n'en reste pas moins que la langue nationale était le français au XIX^e siècle. Il a fallu attendre 1898 avant qu'une loi d'égalité ne fasse du néerlandais une langue officielle tout comme le français.

Vers les par Verhaeren au banquet
de la Nouvelle Carthage.

Dans cette œuvre que tous, avec toute notre âme,
au long des jours ingrats, rayés parfois de flamme,
Impatients d'œil, graves de souvenir
Nous bâtons depuis quinze ans vers l'avenir
Ton art à toi, ton art sédition de force
Ton art rude et crispé se dresse comme un torse,
Non pas d'onyx parfait, non pas le marbre pur,
Non pas correct et blanc sur fond banal d'azur,
mais de sève angoussée et de chair énergique,
Où s'ouvre, entaillé au clair, la pourpre fleur
En ce torse large et vivant tu l'as ^{tragique,} planté
Ce cœur, le tien où tout amour a fermenté.

La passion? Elle est versée en toi; tu l'aimes
En ses cris torturés et ses gestes suprêmes,
En choisis tiens, parmi les coins de ton pays
Les bourgs les plus lointains, les sols les plus
transis;
Au fond des yeux de ceux que repousse le monde
Tu recueilles pieux, l'affle la plus profonde,
Le plus haut de nous tous, tu l'es par cette
foi
Que les battus et les chassés ont mise en
toi.
Eux vobis depuis longtemps font la croisière
Par à travers les mers des pleurs et de ^{humaine}
l'ayant crainte jamais que les vents ^{la peine,}
arrogants

Mu 8857/24

2. 5. 11

N'accrochant à ton mit l'aile des aurores,
Ni que s'égaré au loin ton esprit erratique
Parti sur un grand port de pitre' frénétique.
Aussi chaque fois qu'un de tes livres
s'en vient
Et prouves tel : fil'veux de l'art, fervent
du bien,
Uniquement mordu par ton lièvre le
vorace
D'émotion extrême et rouge au bout
de la rose,
Loyal à tous et bon et de zèle
affermi,
Quand la lecture autour de nos
bouquins abois,
Et magnifiques nous avec ferueur et
foie
Comme maître écrivain et comme
maître ami.



○ Entre surcharge lexicale et dépouillement du peuple

Dans *La Nouvelle Carthage*, Eekhoud fait preuve d'une vraie prouesse stylistique pour dissiper sa haine viscérale pour l'opulence : **la langue surchargée en vient à évoquer, paradoxalement, le dépouillement le plus abouti.**

La **sur-adjektivatio**n offre un contraste cinglant avec le spectacle de l'indigence dans lequel croissent Anvers, ses bas-fonds et son pôle industriel. Cette amorce emblématique de l'univers d'Eekhoud apparaît très bien lorsque le narrateur fait déambuler – dans une marche dostoïevskienne – son avatar Paridael aux portes des maisons closes du quartier Riet-Dijk. La **description des bordels** y est aussi **fine** et **imagée** que lorsqu'il s'agit d'évoquer le raffinement des salons :

« Les gros numéros, à droite et à gauche, se succèdent de plus en plus vastes et luxueux, de mieux en mieux achalandés. De chapelles ils se font temples. Aquariums dorés que hantent les sages Ulysses du commerce et leurs précoces Télémaques, desservis par des sirènes et des Calypsos très consolables ; bien différents des viviers squameux où se dégorge les marins pléthoriques. Maisons célèbres, universelles ; enseignes désormais historiques : chez M^{me} Jamar on vantait la “grotte”, chef-d'œuvre peu orthodoxe de l'entrepreneur des grottes de Lourdes ; chez M^{me} Schmidt on appréciait le mystère, l'incognito garanti par des entrées particulières donnant accès à de petits salons aménagés comme des tricliniums ; M^{me} Charles se recommandait par le cosmopolitisme de son personnel, un service irréprochable, et surtout les facilités de paiement ; le Palais de Cristal monopolisait les délicieuses et neuves Anglaises ; au Palais des Fleurs florissaient les méridionales ardentes et jusqu'à des bayadères de l'Extrême-Orient, créoles lascives, mulâtresses volcaniques, quarteronnes capiteuses et serpentines, négresses aléacées » (pp. 277-278).

On songe ici à la fameuse préface des *Frères Zemganno* d'Edmond de Goncourt (1879) où se trouve définie « **l'écriture artiste** » qui fait la part belle aux **mots rares**, à l'**invention lexicale**, aux structures syntaxiques complexes, etc.¹⁴ Cette langue fut qualifiée par les admirateurs d'Eekhoud de « style coruscant », ses détracteurs préférant parler de style « macaque flamboyant »¹⁵... L'exubérance du langage appelle certaines figures de style plus que d'autres : l'**énumération** et l'**hyperbole**.

○ Des emprunts aux langues du port d'Anvers

Le bain de langue du port d'Anvers est reflété dans des tours phrastiques qui empruntent tantôt au flamand, au néerlandais, à l'italien, à l'anglais, à l'espagnol, à l'allemand, et à bien d'autres langues encore, de quoi créer un style unique et savoureux. Les belgicisms y brillent particulièrement. Cette langue osée pourra donner toute la saveur à un cours de français sur la création lexicale, les néologismes, ou les emprunts¹⁶. Les mots choisis par Eekhoud, à l'image des filles de joie du chapitre « Le Riet-Dijk », sont issus d'horizons différents et constituent une forme positive de prostitution de la langue :

« À mesure que la nuit avançait, les femmes, plus provocantes, entraînaient, presque de force, les récalcitrants et les temporisateurs. Des *hourvaris* accidentaient le *brouhaha* de la cohue. Et toujours dominaient le raclement des guitares *barcarollantes*, les *pizzicati* chatouilleurs des mandolines, les grasses et catégoriques bourrées des *musicos*, et par moments des cliquetis de verres, des rires rauques, des détonations de champagne » (nous soulignons) (p. 278).

¹⁴ Cf. Michel BRUX, *Histoire de la littérature française. Voyage guidé dans les lettres du XI^e au XX^e siècle*, op. cit.

¹⁵ Jean-Paul DE NOLA, « Le “Babélisme” de Georges Eekhoud dans *La Nouvelle Carthage* (1888) », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 44, 1992, p. 113 (disponible sur : www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1992_num_44_1_1781, page consultée le 2 juillet 2018).

¹⁶ *Ibid.*, pp. 95-114.

6. Les séquences de cours

Avertissement : la première proposition pédagogique concerne la lecture intégrale de *La Nouvelle Carthage*, les autres propositions travaillent sur des extraits de texte. L'un et l'autre type d'activité didactique peuvent être exploités séparément.

6.1. Séquençage et expérience de lecture

De manière ludique, l'enseignant suggère aux élèves de ne pas lire, dans un premier temps, le roman *La Nouvelle Carthage* jusqu'au bout. Ainsi, on insiste sur le caractère inachevé de l'œuvre et sur les réécritures auxquelles elle donne lieu.

Activité préalable

Pour s'assurer de l'assimilation des savoirs sur le naturalisme, il peut être proposé comme tâche aux élèves de repérer et expliquer les caractéristiques naturalistes des chapitres « Ruches et guêpiers » ou « Les “runners” ».

Activité

Tout d'abord, il s'agirait de s'arrêter à ce qui fut la première fin inventée par Eekhoud en 1888, omettant la lecture des chapitres VI et VII de la troisième partie (« Le carnaval » et « La cartoucherie »). À ce stade, quelques questions peuvent déjà être posées : s'agit-il d'une fin ouverte/fermée ? Positive ou négative ?

Ensuite, après avoir lu les deux derniers chapitres temporairement laissés de côté, on interroge le nouveau sens de la fin : quels enseignements tire-t-on de l'édition augmentée de 1893 ? Est-elle plus positive ? Participe-t-elle à renforcer la facture « naturaliste » du roman ?

6.2. Réécriture

○ Avec la posture de l'écrivain naturaliste

De manière plus sérieuse, l'enseignant propose d'aborder le thème de l'émigration, en sortant des sentiers battus, à partir d'un focus sur le chapitre « Les émigrants ». Dans la mesure où l'entièreté du chapitre (et sa terrible suite dans le roman...) s'inscrit dans l'esprit naturaliste – en ce qu'il place un problème de société au centre du monde romanesque –, il peut être très instructif de l'analyser en classe. La rédaction tardive de ce chapitre prouve en outre son autonomie : en dehors de la dizaine de lignes d'introduction au chapitre qui le relie au reste du roman (p. 245), il peut être lu isolément.

Mise en situation

Le portrait peu élogieux d'Anvers à la fin du XIX^e, que Georges Eekhoud dresse dans le chapitre « Les émigrants », constitue assurément un bon départ pour évoquer l'émigration et susciter le débat en classe :

« Non seulement la glorieuse Carthage rejetait son surcroît de population, exilait sa plèbe, mais, non contente de déloger ses parias, elle démolissait et sapait leurs habitacles. Elle se comportait comme une parvenue qui rebâtit, et transforme de fond en comble une noble et vieille résidence seigneuriale ; mettant au rencart ou détruisant les reliques et les vestiges d'un passé glorieux, et remplaçant les ornements pittoresques et de bon aloi par une toilette tapageuse, un luxe flambant neuf et une élégance improvisée » (p. 271).

L'actualité de *La Nouvelle Carthage* est à ce titre renversante et elle n'échappera pas aux élèves : fin XIX^e, de très nombreux Anversois sans le sou embarquaient pour l'Amérique latine, dans des conditions précaires, à la recherche de lopins de terre promise, misère qu'exploite sordidement l'armateur Bégard dans le roman. Aujourd'hui, la tragédie des vagues migratoires en Europe invite à s'interroger sur un mouvement de balancier dans l'Histoire : certains pays qui s'opposent à l'arrivée de migrants aujourd'hui ont vu leurs habitants chercher refuge dans d'autres contrées pour survivre à une époque pas si lointaine parfois :

« Originaire de l'Irlande, l'émigration gagna la Russie, l'Allemagne, puis le Nord de la France. Des milliers d'étrangers s'étaient déjà expatriés, avant que cette fièvre se fût inoculée aux Belges. D'abord la contagion se mit parmi les ouvriers du Borinage et du pays de Charleroi, houilleurs que leur dur et servile travail souterrain empêche à peine de mourir, cyclopes déchus, placés entre l'intolérance des meneurs et la dureté des capitalistes, énervés par le chômage et les grèves, et lorsque le grisou les épargne, achevés par les balles des soldats.

Et, après avoir dépeuplé la Wallonie, la rage de l'expatriation ébranla les Flandres. Tisserands et filateurs gantois, les poumons obstrués par le *ploc*, plièrent bagage et passèrent en Amérique comme, il y a des siècles, leurs ancêtres s'étaient transportés en Angleterre » (p. 245).

Au temps où l'Europe expulsait ses pauvres, Anvers n'était pas en reste : elle affrétait ses épaves et les passeurs cyniques de jadis (l'armateur Bégard dans le roman) faisaient leur beurre en profitant de ce commerce odieux.

Activité

Les parallélismes avec les crises migratoires d'aujourd'hui peuvent être abordés par le biais de la lecture de textes informatifs, de coupures de presse du journal *Le Soir*, par exemple. Les élèves pourraient se documenter sur les tragédies actuelles que vivent bien des Irakiens et des Syriens pour écrire un texte au ton naturaliste qui décrirait leur situation. Ce premier exercice de réécriture serait guidé par plusieurs contraintes : l'exigence d'une transposition vers un autre temps, vers une autre époque et, bien entendu, la nécessité de se mettre dans la peau d'un écrivain naturaliste, à la recherche de faits réels et précis pour évoquer le monde dans le roman.

Plusieurs articles, ressources pédagogiques et lieux à visiter contribueront à asseoir la pertinence du rapprochement des époques et de leurs problèmes sociaux. L'exposition « Les émigrants belges d'hier : un miroir pour aujourd'hui¹⁷ » s'avère particulièrement instructive. La visite du Red Star Line Museum¹⁸ d'Anvers, du nom de la compagnie maritime qui affrétait les navires de l'International Navigation Company et la Société Anonyme de Navigation Belgo-Américaine à partir de 1871 à Anvers, est également à recommander. Enfin, la lecture de l'article de presse de Richard Kubicz et Bernard Meeus intitulé « 185 ans de la Belgique : quand Anvers était le port de l'espoir¹⁹ » devrait intéresser les élèves et peut faire l'objet d'un repérage des différences entre la fiction et l'information.

¹⁷ Réalisée par le CIRÉ en collaboration avec le MRAX, les 13 panneaux de l'exposition (80 x 52 cm) peuvent être empruntés au prix de 75 euros par période de 15 jours. Plus d'informations sur le site du CIRÉ : www.cire.be/sensibilisation/outils-pedagogiques/expo-les-emigrants-belges-d-hier-un-miroir-pour-aujourd-hui, page consultée le 9 juillet 2018.

¹⁸ Cf. le site internet du musée : www.redstarline.be (page consultée le 9 juillet 2018).

¹⁹ Richard KUBICZ et Bernard MEEUS, « 185 ans de la Belgique : quand Anvers était le port de l'espoir », in *Le Soir*, le jeudi 15 octobre 2015 (disponible sur : www.lesoir.be/1017963/article/soirmag/soirmag-histoire/2015-10-15/185-ans-belgique-quand-anvers-etait-port-l-espoir, page consultée le 9 juillet 2018).

○ Avec la posture du critique d'art

L'enseignant peut aussi s'intéresser à la dimension picturale de certaines descriptions de familles de personnages – ouvriers, bourgeois, aristocrates, etc. – dans *La Nouvelle Carthage*. Il s'agit là d'une des griffes d'Eekhoud, critique d'art à ses heures. La « belgitude », encore récente, de *La Nouvelle Carthage* est renforcée par des allusions aux toiles de James Ensor, ou aux peintres flamands comme Breughel. Pour étudier la relation entre peinture et littérature dans le roman, « Les émigrants » compte une nouvelle fois parmi les chapitres que l'on peut exploiter²⁰.

Comme le précise Paul Gorceix, « [o]n assiste [...] à une véritable osmose entre l'écriture et la peinture. Cette correspondance entre les arts génère une communion avec la nature au sein d'une émotion intimiste, discrète. Celle-ci dicte alors le rythme de l'écriture du romancier, qui se fait peintre de marine impressionniste, notamment dans la palette des dégradés de lumière²¹ ».

Mise en situation

La longue description des émigrants qui embarquent sur « Le Gina » est riche en images :

« Les jeunes hommes venaient d'abord, puis les femmes avec leurs enfants, puis les jeunes filles et enfin les vieillards. Quelques mères allaitaient encore leur dernier-né. Combien d'aïeules, s'appuyant sur des béquilles et comptant sur un renouveau, sur une mystérieuse jouvence, devaient s'éteindre en route, et, cousues dans un sac lesté de sable, basculées sur une planche, se verraient destinées à nourrir les poissons ! Des hommes faits, en nippes de terrassiers, vêtus de gros velours côtelé, avaient la pioche et la houe sur l'épaule et le bissac et la gourde au flanc. Des couvreurs et des briquetiers allaient appareiller pour des pays où l'on ignore la tuile et la brique.

Une jeune fille, l'air d'une innocente, moufflarde et radieuse, emportait un tarin dans une cage.

En tête marchait la fanfare du village, bannière déployée » (p. 257).

« Quelques-uns des émigrants de Willeghem portaient à la casquette une brindille de bruyère ; d'autres avaient attaché une brassée de la fleur symbolique au bout de leurs bâtons, au manche de leurs outils, et les plus fervents emportaient, puérilité touchante ! tassée dans une cassette ou cousue dans des sachets, en manière de scapulaire, une poignée de sable natal.

Ingénument, non pour récriminer contre la patrie mauvaise nourricière, mais pour lui témoigner une dernière et filiale attention, ces pacants arboraient leur costume national, leurs nippes les plus locales et les plus caractéristiques ; les hommes, leurs bouffantes et hautes casquettes de moire, leurs bragues de pilou et de dimitte, leurs sarreaux d'une coupe et d'une teinte si spéciales, de ce bleu foncé tirant sur le gris ardoisé de leur ciel et qui permet de distinguer à leur blaude les paysans du Nord de ceux du midi ; les femmes : leurs coiffes de dentelles à larges ailes qu'un ruban à ramages attache au chignon, et ces chapeaux bizarres, en cône tronqué, qui n'ont d'équivalent en aucune autre contrée de la terre » (pp. 258-259).

²⁰ Pour les enseignants qui souhaiteraient exploiter le rapport peinture/littérature en choisissant un autre chapitre de *La Nouvelle Carthage*, « La Cantate » convient bien également.

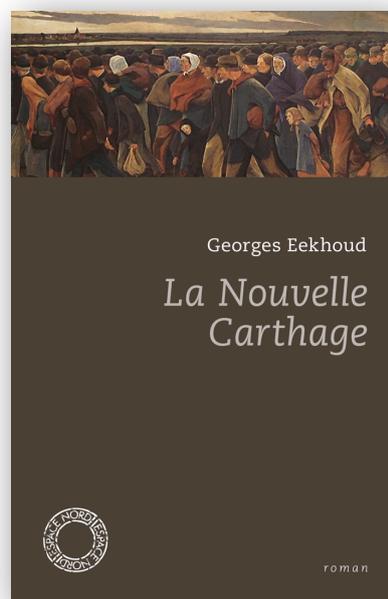
²¹ Paul GORCEIX, « Postface », in Georges EEKHOUD, *La Nouvelle Carthage*, Bruxelles, Espace Nord, 2015, p. 416.

Ces quelques lignes d'Eekhoud ont d'ailleurs fait l'objet d'un triptyque célèbre d'Eugène Laermans visible au Musée royal des beaux-arts d'Anvers.



Les Émigrants d'Eugène Laermans, triptyque de 1896, huile sur toile
volet gauche : *Vers le port* ; panneau central : *Dernier regard* ; volet droit : *Adieux*
© Musée royal des beaux-arts d'Anvers – Wikimedia²²

Un détail du tableau *Les Émigrants* a été repris sur la couverture de la réédition de *La Nouvelle Carthage* dans la collection Espace Nord en 2015.



Les Émigrants d'Eugène Laermans (détail) © Musées royaux des beaux-arts de Belgique

²² Disponible sur : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/67/Eug%C3%A8ne_Laermans_-_Landverhuizers.JPG (page consultée le 9 juillet 2018).

Activité

Ce triptyque peut faire l'objet d'un exercice d'écriture en classe : les élèves choisiraient un des trois tableaux et en ferait un pastiche en mimant le style d'Eekhoud. Pour traduire la réalité d'alors et adopter la posture naturaliste, les élèves se documenteraient sur l'émigration au départ du port d'Anvers au XIX^e siècle à travers des encyclopédies et coupures de presse de l'époque.

L'ajout de contraintes lexicales peut aussi être stimulant, comme saturer l'écriture d'emprunts à différentes langues telles que le flamand, le néerlandais, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, ou injecter des belgicisms, des mots savants, des néologismes, des archaïsmes, etc. Les élèves créeraient une ekphrasis²³ digne de celles que l'on peut apprécier, par ailleurs, dans le roman :

« Le soleil se couchait lentement ; lui aussi ne se décidait pas à s'éloigner de ces rives. Ses rougeurs d'incendie, sabrées de larges bandes d'or, mettaient à la crête des vagues comme des lumineuses gouttelettes de sang. C'était à perte de vue, le long des pilotis, des quais plantés d'arbres, puis des digues herbeuses du Polder, un papillotement, un scintillement de pierreries animées » (p. 130).

6.3. Débat et argumentation

La séquence pourrait inclure un débat régulé sur l'émigration à Anvers au XIX^e, dans lequel les élèves endosseraient des rôles ne correspondant pas nécessairement à leur point de vue philosophique. Les rôles suivants pourraient être distribués en s'inspirant du livre : un jeune révolté (dans la veine de Paridael), un armateur (Béjart, qui gagne sa vie avec l'émigration), la famille d'une victime d'un naufrage, le curé du village, une famille en partance pour le Nouveau Monde, etc. Si l'objectif est de parfaire les stratégies argumentatives, les points faibles observés dans le cadre de ce débat pourraient être corrigés dans le cadre d'un second débat régulé sur l'immigration en Belgique au XXI^e siècle.

6.4. Comparaison

Une autre piste consisterait à comparer deux villes flamandes dans la littérature belge de fin de siècle. Pour ce faire, on peut demander aux élèves de se concentrer sur le thème de la ville dans deux romans appartenant à des courants littéraires différents. C'est une bonne occasion d'observer la modernité de l'époque et l'ouverture d'esprit du jeune monde littéraire belge dans lequel le symbolisme et le naturalisme ont pu coexister.

Mise en situation

Le chapitre « L'élection » du roman d'Eekhoud contient une magnifique métaphore de la ville d'Anvers :

« – Ah ! ville superbe, ville riche, mais ville égoïste, ville de loups si âpres à la curée qu'ils se dévorent entre eux lorsqu'il n'y a plus de moutons à tondre jusqu'aux os. Ville selon le cœur de la loi de Darwin. Ville féconde mais marâtre. Avec ta corruption hypocrite, ton tape-à-l'œil, ta licence, ton opulence, tes instincts cupides, ta haine du pauvre, ta peur des mercenaires ; tu m'évoques Carthage... » (p. 161)

²³ Description littéraire d'une œuvre d'art.

Activité

La classe serait invitée à lire le roman symboliste *Bruges-la-Morte* de Georges Rodenbach, et à comparer les errances de Hugues Viane dans la ville de Bruges avec celles de Laurent Paridael dans Anvers.

Comparer la représentation des villes d'abord dans les romans d'Eekhoud et de Rodenbach, et ensuite dans *Les Villes tentaculaires* d'Émile Verhaeren (1895), constitue aussi une piste qui ne manque pas d'intérêt.

Des recherches sur la peinture belge de la fin du XIX^e siècle pourraient enfin être menées par les élèves dans le cadre d'une tâche finale qui porterait par exemple sur le rapport entre peinture et littérature. Il s'agirait notamment d'analyser les toiles de Fernand Khnopff et leurs liens étroits avec *Bruges-la-Morte* (cf. frontispice du roman de Georges Rodenbach).

Pour aller plus loin : exploration culturelle

- visiter le Musée Fin-de-Siècle : www.fin-de-siecle-museum.be/fr/musee-fin-de-siecle-museum
- visiter la collection Eugène Laermans aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique : www.fine-arts-museum.be/fr/la-collection/artist/laermans-eugene-1

7. La documentation

Paul ARON, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2006.

Michel BRIX, *Histoire de la littérature française. Voyage guidé dans les lettres du XI^e au XX^e siècle*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2014.

Suzanne-G. CHARTRAND, Judith ÉMERY-BRUNEAU et Kathleen SENECHAL, avec la coll. de Pascal RIVERIN, *Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français*, Québec, Didactica, C.É.F., 2015 (disponible sur : www.enseignementdufrancais.fse.ulaval.ca/fichiers/site_ens_francais/modules/document_exion_fichier/fichier__a0567d2e5539__Caracteristiques_50_genres.pdf, page consultée le 11 juillet 2018).

Antoine COMPAGNON, « EEKHOUD GEORGES (1854-1927) », in *Encyclopædia Universalis* (en ligne) (disponible sur : www.universalis.fr/encyclopedie/georges-eekhoud, page consultée le 11 juillet 2018).

Jean-Paul DE NOLA, « Le “Babélisme” de Georges Eekhoud dans *La Nouvelle Carthage* (1888) », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 44, 1992, p. 113 (disponible sur : www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1992_num_44_1_1781, page consultée le 11 juillet 2018).

Georges EEKHOUD, *La Nouvelle Carthage*, Bruxelles, Espace Nord, n° 191, 2015.

Georges EEKHOUD, *Les libertins d'Anvers. Légende et histoire des loïstes*, Bruxelles, Aden, 2009.

Georges EEKHOUD, *Voyous de velours* ou *L'Autre vue*, Bruxelles, Labor, coll. Espace Nord, 1991.

Georges EEKHOUD, *Teniers*, Bruxelles/Paris, L.-J. Kryn/A. Perche, 1926 (disponible sur : www.aml-cfwb.be/docs/previews/elb-aml-mla-01190.pdf, page consultée le 11 juillet 2018).

Paul GORCEIX, « Postface », in Georges EEKHOUD, *La Nouvelle Carthage*, Bruxelles, Espace Nord, n° 191, 2015.

Richard KUBICZ et Bernard MEEUS, « 185 ans de la Belgique : quand Anvers était le port de l'espoir », in *Le Soir*, le jeudi 15 octobre 2015 (disponible sur : www.lesoir.be/1017963/article/soirmag/soirmag-histoire/2015-10-15/185-ans-belgique-quand-anvers-etait-port-l-espoir, page consultée le 11 juillet 2018).

Georges LEGROS, Michèle MONBALLIN et Isabelle STREEL, *Les grands courants de la littérature française*, Namur, Éditions Averbode Erasme, 2003.

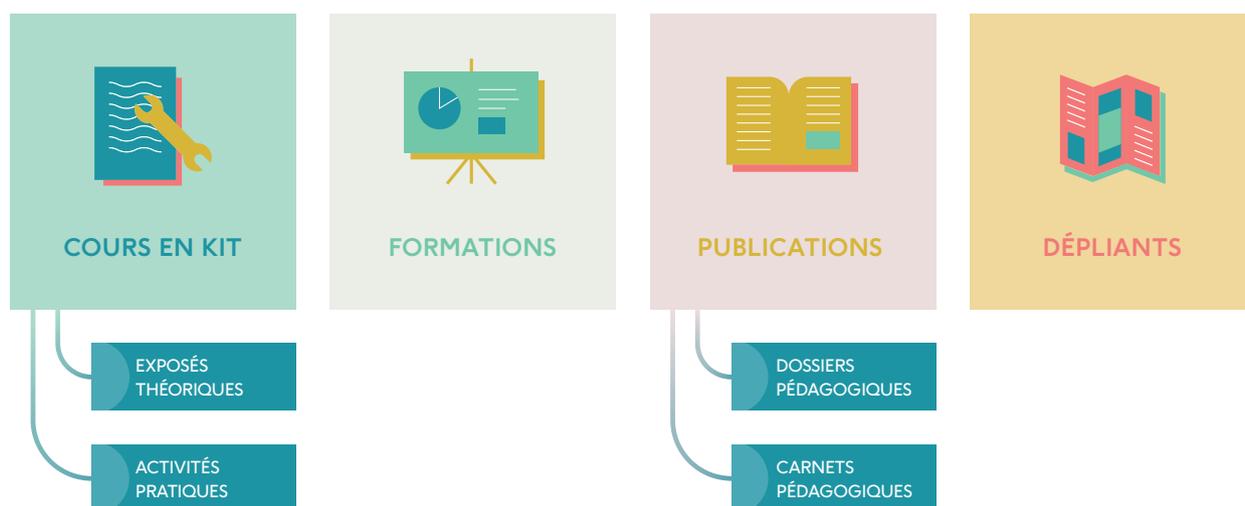
Mirande LUCIEN, *Eekhoud le rauque*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

Georges RODENBACH, *Bruges-la-Morte*, Bruxelles, Espace Nord, n° 37, 2012.

Brochure « Les émigrants belges d'hier : un miroir pour aujourd'hui », réalisée en 2014 par le CIRÉ, avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, reprenant le contenu intégral de l'exposition éponyme (disponible sur : www.cire.be/sensibilisation/925-brochure-emigrants-belges/file, page consultée le 11 juillet 2018).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'**espace pédagogique** du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.